

Aux derniers mots de Maxime, elle poussa un soupir douloureux. De nouveau, le regard scrutateur du jeune homme la dévisagea. Un silence se fit.

Hermine avait pris le temps de chercher ses mots.

—Tu sais bien, mon pauvre enfant, que ton père est un original.

La solitude dans laquelle il est clausuré tout là-bas, au bout du monde, n'est-ce pas faite pour le rendre sociable.

—Pourquoi s'était-il exilé ? pourquoi, ma tante ?

—Si je le savais, je te l'aurais dit depuis longtemps.

Il hocha la tête.

La confiance de Prosper avait éveillé en lui des défiances : derrière ce masque de vieille femme, il devinait un secret.

Et lui, toujours si respectueux envers sa tante, ne craignit pas de lui adresser ce démenti :

—Vous savez tout, mais vous ne voulez point parler.

Elle fut prise d'un tremblement nerveux, irrésistible.

Et se levant soudain :

—Tu ne m'as pas habitué à ce langage ; changons d'entretien ou séparons-nous.

—Pas avant que vous ne m'ayez expliqué certaines paroles échappées à Prosper, le vieux serviteur qui a connu ma pauvre mère et a conservé pour elle une inaltérable vénération !

La marquise étendit la main du côté de la chambre du comte.

—Pas si haut ! fit-elle, ton grand-père ne dort peut-être pas et tu sais comme il a l'oreille fine malgré son grand âge.

Elle se remit, prête à supporter le choc, réunissant tout son sang-froid, comme lorsqu'on se trouve en présence d'un danger prévu.

—Explique toi, fit-elle d'un ton calme.

Elle baissa les yeux, de crainte de rencontrer son regard.

—Il importe, dit-il, que vous connaissiez tout d'abord les faits étranges qui se sont passés là-bas et dont mon âme est encore oppressée de terreur.

Et après lui avoir raconté les événements de sa première nuit au château des Neiges, il lui rapporta l'entretien qu'il avait eu avec son père au sujet du portrait de la disparue.

La marquise de Parioux l'écoutait, le front baigné d'une sueur froide.

Ses mains, si blanches qu'on les eût dites de cire, s'étreignaient fiévreusement.

—Votre émotion chère tante, déclara Maxime, me prouve que ces faits ont réveillé en vous d'affreux souvenirs. Allons ! parlez, dites-moi ce que vous savez !

—Rien ! .. rien, balbutia la marquise.

J'ai le regret de vous dire que vous me cachez la vérité. Est-ce pour m'épargner une révélation qui pourrait altérer, détruire même le respect que je porte à ma pauvre mère ? Eh bien ! vous avez tort ; mieux vaut pour moi cette désillusion que le doute. Je vois clair maintenant : il y a eu, entre mes parents, une scène atroce, à l'issue de laquelle ma mère est partie désespérée. S'est-elle tuée ? on prétend avoir retrouvé ses vêtements sur la berge de la Seine ; mais le corps qu'est-il devenu ? La piste vous manque, ou bien vous me cachez le plus épouvantable des drames. Quoi qu'il en soit, j'ai le devoir de rechercher ma mère, et pour mener à bien cette entreprise, il faut tout me dire, tout, au risque de me briser le cœur.

—Je ne sais rien, répéta la marquise en portant les mains à son front brûlant ; tu me tues, mon enfant avec ces questions. Un juge ne serait pas plus impitoyable !

—Un juge, soit ! puisque vous avez prononcé ce mot, je le maintiens, et je vous accuse de me dérober la vérité dans un but qui m'échappe, mais qui, à coup sûr, ne saurait être louable.

La marquise se leva, affreusement pâle.

—Sortez, monsieur ! s'écria-t-elle.

Un craquement se fit entendre dans la chambre voisine.

Et comme Maxime ne bougeait de sa place, les yeux enflammés de colère :

—Faut-il que j'appelle le comte ? ajouta-t-elle.

—Vous le pouvez, répondit froidement Maxime. Grand-père m'aime lui ! Il a toujours été bon pour moi, et quelle que soit la rancune qu'il puisse garder à ma pauvre mère, il a le cœur trop haut placé et l'esprit trop juste pour ne pas approuver mes sentiments. S'il savait quelque chose—grand-père—il me le dirait. Mais il n'a pas été mêlé comme vous à la vie de ma mère, les jours qui ont précédé le drame, au lendemain même du siège de Paris. Il n'a rien à me dire et je ne voudrais pas le tourmenter inutilement, troubler le repos de sa vieillesse. . . Alors . . . vous vous taisez ma tante ?

—Que veux-tu que je dise malheureux enfant !

—Oui, bien malheureux ! Et je sens bien qu'il n'y a plus de bonheur pour moi, que ce doute affreux me poursuivra partout, et que je serais fou de songer à me créer un foyer, une famille, à laquelle je ne pourrais apporter que ma tristesse inguérissable.

Elle essaya de détourner la conversation.

Adoucissant sa voix :

—Oui, à propos, dit-elle, ton père approuve-t-il tes projets ?

—Nous en parlerons tout à l'heure, ma tante. Pour l'instant,

régions ce qui nous occupe : vous ne savez rien affirmez-vous ? ah ! vous ne le jureriez pas sur le Christ auquel vous adressez toutes vos confidences. Eh bien ! ce n'est pas l'avis de Prosper. Il m'a affirmé que vous en saviez long et que si vous vouliez parler . . .

—Assez ! s'écria la marquise, assez, monsieur et sortez !

Mais une porte venait de s'ouvrir.

Le comte de Borianne apparut.

—J'ai tout entendu, dit-il, et j'estime que mon petit-fils a raison. Tu lui dois la vérité, Hermine. Où je blâme mon petit-fils, c'est quand il prend un ton menaçant. Il te manque alors d'un respect auquel tu as droit ; car si tu te tais, je connais trop la noblesse de ton caractère, la pureté de ton âme, pour ne l'attribuer qu'au désir de laisser à l'enfant l'illusion qui lui est chère. Au point où en sont les choses, le moment est venu de parler. Mon fils a toujours été d'une violence extrême, d'une jalousie qui a pu égarer son jugement. Moi-même, j'ai eu des torts à l'égard de la vicomtesse. J'ai obéi à mes préjugés de caste ; j'ai été sans pitié. Avec l'âge ces sentiments se sont modifiés, je vois plus clair dans le passé, et je regrette ce que j'ai fait.

Maxime se précipita aux genoux du vieillard.

—Merci, grand-père, merci pour ma mère !

—Relève-toi, Maxime, et causons tous trois paisiblement, sans passion.

Il prit place dans son fauteuil en invitant Hermine à se rasseoir.

—Mon cher enfant, dit-il, les événements extraordinaires que tu viens de raconter à ta tante ne le sont pas moins que celui qui m'arrive aujourd'hui au sujet de la vicomtesse.

Maxime tressaillit.

—Je ne te ferai pas languir, continua l'aïeul. La confiance que tu as en moi ne sera pas trompée, cher enfant !

S'adressant à Hermine :

—Montre-lui la lettre de sa mère. Au moins, moi, aurai-je fait pour l'éclairer le peu qu'il m'est possible.

La marquise eut une singulière hésitation.

—Est-ce bien utile, père ? tu le veux ? . . .

—Je l'exige !

Elle tira de son carnet le mystérieux billet arrivé vingt-trois ans trop tard.

—Montre-lui aussi l'enveloppe ! qu'il compare les écritures et les dates. Il ne sera pas plus avancé que nous ; mais enfin il connaîtra toute les pièces de la cause.

Il lui arrivait souvent de prendre ainsi des termes de droit, en souvenir de sa longue pratique de la magistrature.

Maxime avait dévoré la lettre de sa mère.

Il ne pleurait pas ; mais l'angoisse se lisait sur ses traits.

Il examina l'enveloppe, médita sur le timbre daté de l'avant-veille et portant ce nom : *Le Puy*, qui ne lui rappelait rien . . . rien !

—L'épouvantable mystère ! s'écria-t-il. Je retrouverai l'infâme qui a détenu pendant vingt-trois ans les dernières volontés de ma mère !

—Calme-toi, mon enfant, dit l'aïeul. D'abord, la connais-tu bien l'écriture de ta mère ? Est-ce la sienne ? premier point qu'il importerait de préciser. As-tu jamais vu de son écriture ?

—Non, jamais. Mon père, à qui j'avais demandé autrefois de me remettre quelques-unes de ces précieuses lettres, m'a déclaré n'en avoir conservé aucune. Oui, il aurait eu la barbarie de détruire tout ce passé qui, pourtant, devait lui rappeler le temps le plus doux de sa vie.

Il ajouta en se tournant vers la marquise :

—Vous-même, tante, vous m'avez dit jadis que vous ne possédiez aucune lettre de ma mère.

Hermine baissa la tête, ne pouvant supporter le regard perçant qui pénétrait jusque dans les replis de son âme.

L'aïeul reprit soudain ce grand air glacial qui le caractérisait jadis, quand il remplissait les fonctions d'accusateur public à la cour d'assises de la Haute-Loire.

—Marquise de Parioux, interrogea-t-il, pourquoi avez-vous trompé mon petit-fils ? Je sais pertinemment que vous avez en main propre des autographes de Madeleine Breton, vicomtesse de Borianne, votre belle-sœur. Je les ai vus, ces autographes, il y a dix ans, pendant le dernier voyage que vous fîtes à Paris. Je cherchais un document de famille que je savais être entre vos mains et je me suis permis d'ouvrir votre secrétaire. Du reste, je n'ai pas eu l'indiscrétion de prendre connaissance de ces autographes. Si je ne vous en ai jamais parlé, c'est qu'il ne me convenait pas de remuer des cendres que je croyais éteintes et qui se raniment aujourd'hui d'étrange façon.

Et, sans quitter son maintien de juge en exercice :

—Rien ne s'oppose, dans l'espèce, ajouta-il, à ce que la marquise de Parioux communique au baron de Borianne les lettres de la vicomtesse de ce nom.

Hermine avait écouté ces conclusions, plus pâle encore.

Mais l'émotion qu'elle contenait était plus forte que sa volonté.

—Soit ! fit-elle en se levant, je vais chercher ces lettres qui, pourtant, ne regardent que moi et ne vous donneront nullement la clé du mystère.